SÉNÉGAL

LES HOMMES D'ACTION

Publié sous le patronage du **Comité DUPLEIX.** – BONVALOT, Directeur, 26, rue de Grammont, PARIS

4. — Conquête du Cayor.

Yanselme

SÉNÉGAL

LES HOMMES D'ACTION

Publié sous le patronage du Comité DUPLEIX. — BONVALOT, Directeur, 26, rue de Grammont, PARIS

4. — Conquête du Cayor

On donne le nom de Cayor à toute cette région assez désolée que parcourt actuellement le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, entre le Cap-Vert et Saint-Louis. Par l'importance même qu'ont prise dans la suite les deux villes que nous venons de nommer, on comprend combien il était essentiel, au début de notre installation, de s'assurer définitivement de cette région. Il faut bien se rappeler, en effet, que si Saint-Louis est situé sur l'embouchure même du Sénégal, le phénomène de *la barre* empêche les navires de pouvoir remonter aisément dans l'estuaire du fleuve.

Expliquons brièvement en quoi consiste la barre. Sur certaines côtes de l'Océan, les mouvements alternatifs et contraires des eaux des fleuves qui se jettent dans la mer et des vagues venues du large, forment au fond de l'Océan une sorte de bourrelet de terrain. Il en résulte presque constamment et surtout aux heures des marées un ressac très violent qui chavire les embarcations et rend la navigation proche des côtes presqu'impossible. Cette ligne d'eau, ce remous énorme formé par le choc des vagues se nomme *la barre*. Elle se déplace de temps à autre suivant la hauteur des eaux dans le fleuve et devant le Sénégal, par exemple, il est impossible au pilote de prévoir exactement où sera la barre et où se trouve le chenal praticable. Force a donc été de chercher sur la côte un point d'eau profonde où la barre ne se produise pas. Ce point a été trouvé à Dakar où la rade a environ 9 mètres de profondeur et se trouve bien abritée des vents du large. Or, Dakar, devenu depuis longtemps l'escale naturelle de tous les grands paquebots, n'était au début qu'un point de la côte qu'il s'agissait d'agencer, de fortifier et de relier à Saint-Louis.

Dès 1859, le gouverneur du Sénégal, Faidherbe, avait donc signé avec le damel ou roi du Cayor un traité nous donnant toutes les facilités nécessaires

pour réunir régulièrement Dakar à Saint-Louis par des lignes télégraphiques et des caravanes d'approvisionnement. Malheureusement, ce damel mourut et son successeur, Macodou, refusa d'exécuter le traité et commença à molester nos nationaux établis dans le Cayor.

Nous n'eûmes pas de peine à battre ce Macodou dans une série d'escarmouches, et à le remplacer par un allié de notre influence, nommé Madiodio. Les choses toutefois se compliquèrent singulièrement par l'entrée en scène d'un autre héritier royal, concurrent au trône du Cayor, Lat-Dior. Le commandant Jauréguiberry eut à diverses reprises à combattre ce Lat-Dior et à rétablir le pouvoir entre les mains de Madiodio. Le récit détaillé des alternatives qui placèrent tour à tour sur le trône Madiodio et Lat-Dior serait d'ailleurs fastidieux. Qu'il suffise de savoir que chaque fois que nous pûmes sauver la couronne de notre allié contre son compétiteur, nous sûmes en profiter pour obtenir de lui quelque nouvel avantage. Il construisit sous notre direction des postes à Thiés, à Pont, à N'guiguis; il perça des routes de trente mètres de large qui existent encore et nous concéda des terrains pour y installer des établissements.

Le général Faidherbe résolut de mettre fin à toute lutte entre Madiodio et Lat-Dior. Ce dernier fut en effet battu par nons tirailleurs au combat de N'Dary; il réussit néanmoins à rassembler encore une fois ses bandes et à massacrer la garnison de N'guiguis, le 29 décembre 1863. C'est alors, qu'apprenant cette grave nouvelle, le général Faidherbe n'hésita pas à partir à la tête d'une forte colonne, et, le 12 janvier 1864, il rejoignait Lat-Dior, près de Loro, décimait complètement son armée et pouvait croire avoir à jamais ruiné la résistance du chef sénégalais. Il n'en était pourtant rien. Lat-Dior aura certainement été un des grands chefs militaires de cette race éminemment guerrière. Il ne devait s'avouer vaincu que beaucoup plus tard. Tout son effort allait tendre à grouper contre nous tous les ambitieux et tous les mécontents, et cette coalition considérable allait nous entraîner dans une longue série de sacrifices et de guerres, avant que nous puissions aboutir à une conquête complète. Il mit tout son soin à faire remarquer combien grave était l'occupation par les Français de toute la côte, entre Dakar et Saint-Louis, et parvint à convaincre les chefs musulmans des pays voisins, encore tout vibrants de la révolte d'El-Hadj-Omar, que la cause du Cayor était aussi bien la leur que la sienne. Il n'avait d'ailleurs pas tort. Le Cayor une fois conquis, tout l'arrière-pays devait l'être peu à peu. L'avenir et les officiers français se sont chargés de le prouver.

Les quelques années qui suivirent le départ définitif du général Faidherbe (1864) se passèrent sans évènements graves en apparence. Le colonel Pinet-Laprade eut à peine quelques exemples à faire jusqu'en 1869. Mais alors, il vit tout à coup reparaître notre ancien adversaire Lat-Dior. Un successeur d'El-Hadj-Omar, qui allait jouer dans la lutte pour le Cayor un rôle important, le marabout du Toro, Ahmadou-Cheikou, s'était mis à prêcher la guerre sainte, et, sur un signal de lui, Lat-Dior de nouveau se révoltait. Ce fut pendant une longue année une guerre de partisans. Finalement il dut s'enfuir dans le Rip et nous renonçâmes à l'y poursuivre. En 1871, cet étrange ambitieux nous fit sa soumission et manifesta un profond repentir. Notre puissance s'était accrue, il s'inclina devant elle et fut accueilli, reconnu damel et placé à la tête du Cayor, sous notre contrôle, bien entendu. Il semblait complètement acquis à notre influence et quatre ans plus tard, il combattit à nos côtés contre Ahmadou-Cheikou son ancien allié. Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1882. Lat-Dior ne fit aucune difficulté de nous accorder les terrains

nécessaires à la construction du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, et demanda que son successeur à venir fut désigné en la personne de son cousin Samba-Laobé. Avait-il cru que nos projets étaient chimériques et ne se réaliseraient jamais? Toujours est-il que quand commencèrent les travaux de la voie ferrée, il fit signifier au gouverneur qu'il s'y opposerait par la force. La ligne du chemin de fer devait, en effet, enlever tout le trafic aux caravanes des trafiquants qu'il avait coutume de rançonner à leur passage, comme cela se passe toujours en pays noir. C'est donc seulement à ce moment qu'il comprit la ruine qui l'attendait et se révolta. Mais Lat-Dior avait appris, en nous voyant de près, à connaître notre force et il n'attendit pas cette fois le choc de nos troupes. Il s'enfuit donc dans le Baol avec Samba-Laobé.

Le gouverneur du Sénégal, M. René Servatius, en profita sans retard pour mettre tout le Cayor sous le protectorat de la France, annexer les régions limitrophes et nommer un nouveau damel, Amory-Ngoué-Fall.

Cette action énergique et simple fit sans doute réfléchir le jeune Samba-Laobé car il nous fit l'année suivante la plus complète soumission, et marqua sa sincérité jusqu'à marcher lui-même à la tête de ses troupes contre son parent et allié Lat-Dior. Le gouvernement jugea politique de se l'attacher en le replaçant sur le trône qui lui avait été promis, à la condition qu'il ratifiât le protectorat français sur le Cayor, ce qu'il fit sans hésiter.

Le pays prospéra sans troubles jusqu'en mai 1886, où, à la suite d'un malentendu et d'une mutinerie, la guerre civile éclata dans le Cayor. Nos officiers, envoyés pour rétablir la paix, furent mal reçus par Samba-Laobé. Les pourparlers dégénérèrent en luttes, malgré toute la patience des nôtres, le damel osa même lever la main sur un lieutenant de spahis qui, sans hésiter, l'étendit raide mort.

Le vieux Lat-Dior, apprenant la mort tragique de son cousin et l'état de trouble où se trouvait le Cayor, fut repris de ses rêves ambitieux. Il envahit le pays et marcha sur Dekkelé, son ancienne résidence. C'est là qu'il faillit mettre à mort par surprise tout l'escadron de spahis du capitaine Vallois qui faisait boire ses chevaux. Une lutte rapide s'engagea. Lat-Dior, ses deux fils et soixante de ses guerriers gisaient bientôt morts dans la brousse.

C'était la dernière phase de la conquête définitive du Cayor qui nous avait coûté, depuis 1863, tant de peines. Malgré ces combats incessants, les gouverneurs, qui avaient hérité de la lourde succession du général Faidherbe, n'avaient cessé d'améliorer la situation de la colonie. Le colonel Pinet-Laprade avait inauguré un pont jeté sur le Sénégal à Saint-Louis et lui avait donné le nom de pont Faidherbe. Ce pont qui était primitivement en bois a été élargi et reconstruit tout en fer il y a quelques années et inauguré en 1897. Le même gouverneur s'était emparé des provinces dénommées *Rivières du Sud,* Casamance, Pongo, Nunez et Cassini.

Vers 1880, Rufisque était elle-même devenue, aux cotés de Dakar, un port important de la côte, une cité commerçante spécialement pour le commerce des arachides. La ligne télégraphique avait pénétré un peu partout et la voie ferrée, entre Dakar et Saint-Louis, avait été inaugurée en 1885.

Le protectorat était établi sur le pays Ouolof et des missions d'explorations parcouraient le Fouta-Djallon. On songeait enfin à une voie ferrée qui longerait le cours du Haut-Sénégal. Sur une place de Saint-Louis se dressait la statue de Faidherbe, tendant le bras vers le Niger, vers lequel allait maintenant se continuer notre effort.

Collection L. Geisler. — Photogravure et Typographie des Papeteries des Châtelles, par Raon-l'Étape (Vosges)